

Quoi qu'il arrive, je vous aime



Et si le silence exprimait mieux la douleur que les mots ?

Je ne pensais pas qu'un court-métrage de 12 minutes pouvait me marquer autant.

Quand j'ai lancé "Quoi qu'il arrive, je vous aime" sur Netflix, je ne savais presque rien, juste que c'était court et simple. Écrit et réalisé par Will McCormack et Michael Govier, avec l'animation de Youngran Nho et son équipe, ce film sans paroles, à l'encre de Chine et aux tons grisâtres, raconte l'histoire de deux parents.



Au début, on ne sait pas pourquoi le couple marié dîne dans un **silence pesant**, l'ombre d'une dispute plane. Mais nous commençons à soupçonner, alors que la mère évite une pièce de la maison, et que le père regarde la télévision les yeux fermés. Ils ont l'air d'avoir perdu quelque chose de trop grand pour être dit.

Ce silence est presque **étouffant**.

Il ne s'agit pas d'un simple malaise : c'est un **vide**.

Ces soupçons sont confirmés lorsque le souvenir d'une petite fille revient. Déclenché par le chat de la famille qui allume accidentellement le tourne-disque dans sa chambre, la chanson 1950 de King Princess remplit l'air. Et les parents se souviennent de leur **petite fille de 10 ans**, pleine de vie.

D'un coup, une couleur apparaît dans cet univers jusqu'ici entièrement gris : **le bleu**, c'est elle.

Ce sont tous ces détails bleus simples mais essentiels : un t-shirt, une trace de peinture, qui montrent que même absente, elle est encore partout.



On voit des fragments de sa vie : dîner en famille, anniversaire, premier bisou... Tout semble normal, presque parfait. Pourtant, le **deuil** est là. Mais à cause de quoi exactement ? Le film entretient le doute : accident, maladie... quelque chose de **tragique**, encore flou.

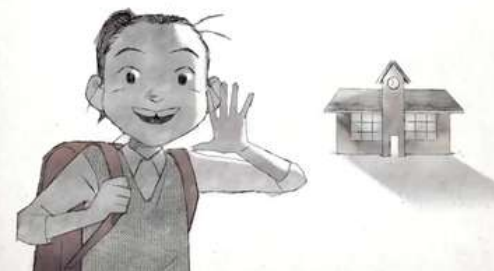


Les **ombres** prennent alors un rôle essentiel. Elles se détachent, se déforment, traduisant ce que les parents ne peuvent dire : colère, douleur, manque. Parfois, leurs ombres semblent vouloir se rejoindre alors que leurs corps restent distants. Le **deuil** ne sépare pas seulement, il enferme chacun dans sa **propre souffrance**.

Et puis tout bascule...

Lors d'un souvenir, on voit la petite fille partir à l'école, souriante, comme un jour parmi d'autres. Mais cette fois, quelque chose change. Les ombres de ses parents tentent de la retenir. Elles s'étirent, s'accrochent, comme si elles voulaient empêcher ce moment, comme si elles savaient.

Elle n'est jamais revenue...



Aucune violence n'est montrée directement. Seulement une image : les portes de l'école, surmontées d'un drapeau américain cette fois en couleur. Et surtout, des sons :

des coups de feu qui semblent faire couler le sang et des cris.

C'est suffisant.

Puis, au milieu du chaos, un dernier message apparaît sur son téléphone : « **Quoi qu'il arrive, je vous aime.** »

C'est à cet instant que tout s'assemble.

La révélation tombe, elle est brutale : une **fusillade scolaire**.

Le court-métrage gagne alors en intensité : il ne parle plus seulement de deuil, mais d'une **violence contemporaine réelle**. Sans montrer l'horreur, il en fait ressentir l'impact. Le drapeau et le son des tirs créent une image simple mais puissante, donnant au message une dimension **politique** sur l'Amérique.

Déjà touché par cette fin d'histoire, je l'ai été encore plus en découvrant que le message de la fille fait écho aux victimes du lycée Marjory Stoneman Douglas en Floride, en 2018. Les réalisateurs, ayant rencontré des parents ayant vécu ce type de drame, expliquent :

"Nous avons voulu faire une élégie... montrer que l'esprit humain peut endurer et avancer."

Cela rend le film encore plus poignant : ce n'est pas qu'une histoire, c'est une réalité.

La musique alterne mélancolie et son pop, rappelant les bons souvenirs et invitant à se souvenir des moments heureux plutôt que de sombrer dans le **désespoir**.

Malgré la douleur, quelque chose évolue : les parents, séparés par leur silence, se rapprochent grâce aux **souvenirs**. Leur fille absente devient ce qui les relie. Ils ne surmontent pas la perte, mais ils la **partagent**.



"Quoi qu'il arrive, je vous aime" est marquant non par la violence qu'il montre, mais par celle qu'il fait **ressentir**. Silence, ombres, couleurs et souvenirs racontent une histoire : le deuil, l'amour, et ce qu'il reste après la tragédie. Simple en apparence, mais immense en émotion.

Remarque : dommage que le synopsis révèle l'événement central. Heureusement, je ne les lis jamais, ce qui m'a permis de profiter et ressentir le court-métrage pleinement.